

anna jouy

je et autres intimités



les dits de solitude

poèmes

Éditions QazaQ



ANNA JOUY

je et autres intimités

—

les dits de solitude



poèmes

Éditions QazaQ

Éditions QazaQ

<http://www.qazaq.fr>

<http://www.lescosaquesdesfrontieres.com/>

<http://www.lecuratordecontes.fr/>

Twitter: @Le_Curator

Facebook:

<http://www.facebook.com/lescosaquesdesfrontieres>

dessins : de la main de l'auteure

mise en page couverture et texte : jan doets

ISBN : 978-94-92285-06-5

Tous droits réservés

2015 © Anna Jouy & Éditions QazaQ

Anna Jouy

Anna Jouy est née en 1956 en Suisse romande. Elle y vit et y travaille. Elle dit de sa pratique littéraire :

Ecrire comme s'asseoir à nouveau dans le petit ruisseau de l'enfance et ses algues qui courent vers on ne sait jamais où, avec le même vent de fraîcheur qu'il y avait dans les cheveux. Bon, avec le temps, on se rend compte que toutes les rivières sont plus belles encore sur une mappemonde, oui. Mais c'est là que le mystère commence, la source des épuisants rapides. Ça coule toujours et encore. Ce sont des flots d'encre. Etre de la navigation intérieure, continentale en somme. Avec de l'eau de moraines et du glacier apéritif. Je ne désespère pas pourtant des tourbillons futurs pour me rendre suave.

Aujourd'hui, elle sent venir la mer. Le delta est calme mais habité enfin d'oiseaux. Possible alors que son projet de vie d'une enfant le cul dans l'eau et la tête au ciel se réalise enfin...

Anna Jouy a écrit et fait des mises en scène de spectacles, ainsi que des chansons pour des musiciens.

On lui doit quelques ouvrages :

Polars Ed. La Sarine

La morte du lac de Pérolles

Les Fribourgeois meurent-ils?

Qui a tué le grand Codourey ?

Poésie

Ciseaux à puits / Polder- Décharge

La mort est plus futée qu'une souris/ coll. avec Alain Simon Ed. Le pas de la colombe

Au crible de la folie / Ed. de l'Atlantique

Ces missiles d'allégresse / Ed. de l'Atlantique

Agrès acrobates/ Ed. p.i. sage Intérieur

Roman :

Pavane pour une infante défunte, Éditions QazaQ 2015

Site : MOTS SOUS L'AUBE, Journal poétique / www.jouyanna.ch

Site de création littéraire collectif *Les Cosaques des Frontières*

<http://lescosaquesdesfrontieres.com>

Un mot de l'auteure

Souvent nous discuterons d'échos, de rebonds- l'air joue avec nous aux ricochets.-
parlerons d'échappées même, comme on respire.

Parfois nous nous estimerons sincères, authentiques, limpides. Qui sait ?
Nous laisserions sortir de nous un souffle d'ange?

Mais tout ce qui sort de ma bouche est déjà altéré, carboneux, vicié. La parole qui passe par ici, est quantique, cantique tu comprends. Elle arrache à son passage des particules et plus rien n'est semblable, ni elle ni moi. Contaminés neufs à chaque fois.

Je dis la solitude et elle enfle pour l'écho, mouvante bête.
JE me dit et m'évente, lui aussi. Déjà en sortant de ma bouche, il n'est plus ni moi ni lui.
Mais vous...Peut-être.

Ces textes ont été écrits il y a quelques temps déjà. Je vois qu'ils ont tremblé, fragiles.

je et autres intimités



aller sans déport de bagages et rien partout qui pousse et fait pollens. ce peu
de la brisure, de la miette, de la bribe minuscule. un souffle pourrait rendre
voyage, à la faux

comme on chante sous la peur un truc entre les dents,
nos inventions de taverne

aller, tirer son trolley d'invendus, ses machins usés qui font architecture, ce
qui suis-je et toutes ses mousses roulées avec du tabac
fumées plus lourdes chaque jour
je fais de la mort un tas

le minuscule, l'immense puis l'ordinaire

- planètes. une vie de prairies sèches. bornes telluriques, les collines et
leurs épingles de désirs herbeux, mon corps, étendue *imparfaite* -

l'homme retient le précaire instant d'un oiseau

en l'air, l'aile du courant

une écaille sur le dos d'un jour

mais tu le sais

le bruit du vol soulève le sol et laboure la glèbe

mourir

creuser le vent

secouer les chimies

secrètes

serrer les dents

que naisse tout en travers le fleuve neuf

j'amasse à la cuillère la ganache du matin
la suce lente
papilles et traînées d'encre chocolat et ce bleu d'arrière-gorge
je distrais les ombres de leurs attaches hypnotiques
rassemble le caillou
doigt de l'amour praline

je ferme les yeux le baptistère est empli de piécettes chacune vaut bien un
vœu et un poème

je passerai

ne t'inquiète pas cela me passera

comme carillon des cloches dans le rein du vent

les anémones retournent à la mer

elles ont dis-tu des histoires avec des coraux

je les sens qui remontent leur bang boa de cils et baisent à fond le rouge des algues

voyage sous le courant de l'amour vrilles

mes plates-bandes font réservoirs et parapluies de grisou

je tiens mon chapeau dans les pailles des dents

tous ces obus
même les poules n'en savent rien
du bruit de cailloux brûlés qui sonne dans ma gorge
à ongles perdus
l'urticaire hérité d'un poème
mon corps part à l'affût d'une âme
ça fait une tamise d'orpailleur dans les ivresses
et jamais rien dedans

rendez-vous de sorcières autour d'un vase

je mendie à ma façon des choses qu'on ne peut traiter comme des affaires :
je prolonge les métaphores

sans doute rien de ce que je fais n'échappe à la langue secrète

faire ce qu'être

je viens entendre une voix qui ne me flibuste pas qui n'attend que le vrai et
me débarrasse de contraintes

ce qui se dit ce qui se fait ce qui se lit ce qui se cache

tout est important tout tient à proclamer

sables rouges le matin a des banderilles dans les yeux

lever l'instant est une drague ardue pour qui râtelle chaque nuit dans le
gravier des rêves

filet plein et bras d'effort

je déplie les heures

paravent des espérances avec leitmotiv

fumée par-dessus l'épaule
un pas dans le ciel et ses profils de cire
une buée chaude et blues
pochoir de lèvres à l'emporte-salive
je cisaille dans les paraboles interstellaires quelques revers de formule
rien de ce qui se dit ne me retient mais tout est vent comme je le pousse
je ne saurais comprendre
c'est la vertu du silence que de draper les absences

la nuit vous change la vue

il en faut des lucioles pour activer les rêves, bourdonner des intérieurs, des places rouges et des oranges astronomes

toujours sous les paupières pauvres

quelque chose de neuf comme un monde à découvert

tu tires volontiers dans l'état d'assoupissement des artifices à me péter le ventre et les matières

la nuit vous change la vie

vous feriez bien d'y croire il y a des bouches à air et des pédoncules de couleuvres

sous les paupières pauvres

restrictions spéculaires

les coraux de rivière s'ouvrent sans cesse jusqu'à l'absorption finale, leurs goûts buvards, les succions sous-marines

la nuit vous change la mer

et puis la mort aussi

et puis la mort aussi

ma chambre rose et noire moire et pause soir et aube
tant de mauves dures au cœur des bras
des infusions de menthe d'un été sous la pluie
je lis que tu aimes et qu'ici il fait froid
on écrase à plein tube des couleurs dans le coin de chair
je suis à la trace le tatouage épanoui des coups qui s'étalent
crois-moi je suis passée maître en sanguines et hématomes, tu vises juste et
fort
je suis déjà clouée en fenêtre sur mon mur, cadre compris, comme un deuil
dans l'amas de lumière

c'est mon tour, mon tour de nouer la Terre à des lacets de souliers
cirage et encaustique
faire reluire l'envie et me dire en incantations incessantes que je pars et
disparais
pile de jours sur la table, les mots rangés, les désirs sous étiquettes, par
degrés de feu dépôts d'encre avec les clefs
cœur clos d'une tirée de volets
la bouche sentira la moisissure de fruits
et mon silence
et mon silence qui ne fera se pendre aucun cœur à des télépathies célestes
(qu'importe! - mot guérisseur- l'enduit neutre, la couche monochrome, le
blanc frais des pertes de mémoire. qu'importe me sauve de tomber en folie
et de tasser mon corps en creux dans l'angle de la rue)
c'est mon tour, mon tour de me larguer et de laisser mourir
l'endroit où je serai ne m'attend nulle part

on a tous une tache aux poumons, un endroit qui tousse au moindre courant
d'air

je serre mes filets et les papilles

ce froid qu'il fait soudain entre mes seins

ou alors tes ailes

un indéfini sable à rebrousser les livraisons de liberté entre deux feuilles de
route, un herbier de vent et jusqu'au creux du cou où tu niches tes départs

la voix cale à courser ses allures -fumées et poudre-

mes pensées feutrent entre les conversations et les brûlures

je tiens mes tuberculoses où d'autres empilent des épouvantails

zone caverneuse des aires de vannage

je peux tousser mes métaphores, je ne guérirai pas

mais parler modeste, comme chuinte l'ombre du fond de moi

retour à des surfaces blanches, un reste de mémoire qui sèche au revers des vestes ou bouttonnière

mots oubliés dans les parades

la porte claque un petit vent de fuite et le jardin un autre lointain, toupie d'enfer pour la taille

chaque semelle dans le gris expie des gouttes et des pétales

je sucerais mes joues pour quelques échanges, langue contre plaies, onanisme poète la solitude d'écrire les mains défaites

je presse la solitude contre ma bouche

un bruit aux commissures

cartilages et transparences

touche pas touche, les temps se frittent avec des effets de voilures sur le
bord des fenêtres

je regarde

c'est toujours un gris aux stores, une défaite et de la pluie brisée du plat de
la main rien ne change

des frissons dans un rideau troué, triste résonance à la paume d'un ciel

les poètes se taisent

ils engrangent leurs échos, quelques silences au garde-à-vous

j'écrase une à une l'amour des gouttes.

la tristesse prend l'amble du pouls athlète

elle tire et vient aux poumons, on dirait une battue de neige dans un sac de fiel

ça rythme le pas et la pensée, un ramassis de houle dans un shaker.

je boirai l'indifférence ronce, l'écœurée à pendre sa langue à des cuisses de fuite

la mort est une galère de poèmes et il n'est point d'amour qui fasse mots dans la décharge et mes rebours

dresser le voyage sur les épaules
un plein sac de pas et le poids des gravières
marcher mains dans la ravine et tremper la falaise
les eaux ruissellent comme des gazelles glacières et le sol dérobe tous mes
chats, ces petites roulures d'affection
je tire ma lourdeur sur des pentes vertébreuses, remontée mécanique du
puits aux jambes
le corps allonge ses désirs à la petite semelle, l'esprit pédale un azur de
circonstance j'imprime sur le chemin le crissement de gravats de mon être
qui cherche ta conquête route talochée, route manquée
ce qui devait voler rase désormais des poussières

herse des heures, la nuit est un champ de cornes et de naufrages qui
dégomme nos mots les uns après les autres

rêves effrités, racines et cailloux dorment dans un chiffon et je veille pour
les socs et les restes d'argile

le temps est à suspendre le vent dans un souvenir, deux mains pincées en
oiseau, un temps à trouser d'une pointe de langue les histoires et les paroles
jusqu'à ce qu'elles fassent bouche contre la tienne? tu crois?

chaque fois que je pétris l'air de ces mobiles, j'entends comme un
chuintement mon âme qui dérouille

voilà que l'élan faiblit brisé à la saignée
je suis au point de suspension en l'air, à la fraction, entre le vol et le caillou,
un instant d'hypnose aux commissures de la terre et du ciel
c'est ainsi de tout saut, une grâce d'ange avant l'impact
je module à la vitesse de l'éclair les avantages d'une ultime légèreté
j'aspire à l'expulsion du corps
traverser la membrane élastique de la peau et poursuivre vers un en -delà
d'oiseau. c'est toujours ainsi quand je bande ma nuit pour te joindre
pendant un souffle, j'éventre à lame d'aile l'impossible voyage

puis c'est le tas de plumes du duvet

corps, pensées gainées de lacets et d'obscurs, corps mon mien

à la peau des autres, si près si près

corps, brise de tente sous un peu de soleil, nappe repassée sous l'arbre
fruitier, la fête est dressée à la pointe, corps sage à cerceaux, bagues girafe
pour étirer le ciel

tu diras peut-être qu'il suffit de toi pour revenir à Dieu

corps anneau de paille à un doigt, ce craquement de la mort aux quatre
coins de toi

corps comme fumée dans la ronde du baiser

j'avance ma chaloupe à l'envers des mitans

le lit vaque à tes godilles de sommeil

je regarde au plafond une frondaison, j'ouvre l'enclos de mes insomnies,
tous nos moutons pour y tordre nos doigts que l'on rentrera ensuite avec un
peu de pluie

ma laine dans la tienne et nos toisons de suints, on se prend par l'obscur, la
bure des absences

tu pousses devant moi le spectre des senteurs et je lape sur ma peau tes
restes de pré

un doigt remonte mes veines comme un tricot défait, maille en fuite

il vient de jeter son crochet dans mon petit poulx qui coule, mesure de rattrapage de mes hauts et mes bas

je suis de la distension, de la distance aussi comme, pareils agités du bocal, du vase clos et du corps et âme

il s'est fiché au cœur de l'eau comme un liège flottant, capsule inondée dans ma chair, un doigt

le dos en graines, ça me picore jusqu'au cœur. de la longue aiguille, du canif
à débarder les deuils. clapotent ici et là des poquets de sueurs, tant de peur
en épis qui éclosent

foudres et molécules, la volée de sable épince mes racines, métastases
bronzées au tamis

je coule comme du temps à ne rien faire, flaque de désert à deux doigts de
la mer

j'énoue ces peluches de cri

j'épouille les courants d'air

j'égrappe mes monologues à grands gestes de groseille

là-haut, un nuage se tait

écrire le matin plus le corps se liquéfie plus la voix s'érode et blanchit
je cherche après l'orage le sol éparpillé
la gale des images et je brocante les restes
bris d'humaine par touffes dans la pelouse
infiltrer les mousses à la seringue hypo-grammique, un mot coton, un autre
mercurochrome, baume et coquelicots anesthésiques
laisser quelques bras en suspens, dans l'espace, pour des greffes spontanées
sur des cahiers volants
arpenter le désastre sans savoir par quel labyrinthe, et compter et recompter
le boulier des troènes qui longent le domaine
tenter de rassembler une à une les pièces, le matin

à quoi servent donc les nomenclatures de fin d'histoires?

les anciennes images se sucent comme des "drops" gélifiés, jus acidulé qui glisse jusqu'au fond des mémoires

le temps nous congestionne avec des cordons d'ombilic mal cicatrisés

qu'est-ce qu'on s'adore qu'est-ce qu'on s'aime, à vouloir ainsi garder précieux, le mana poivré de ses dieux lares

on ne voudrait donc jamais rien déjeter, ne poser jamais ses cartes sur la table et quitter le hasard

ne jamais couper cœur ou court, comme on préfère

se défaire et refermer enfin l'éventail de toutes ses cicatrices?

j'épile mes attaches, mes poèmes comme du gazon de femme

chaque virgule dans le système nerveux

j'arrache j'extirpe jusqu'à ma nudité

un jour oui demain je serai une enfant, l'enfant que je fus, blanche page sans écrits

un avenir eunuque avec des trucages et des performances de ligatures

j'envisage ce largo de passion s'évader sur des claviers d'ivoire et accoster
sur un bac de sables avec châteaux maudits...

j'ai toujours quelques histoires d'avance sur l'amour des fleurs et des
abeilles

je fane

pollens chromotypes balancés sur mes pages d'écriture, cela fera toujours
quelques aréoles bleutées à déchirer du blanc et des taches

n'en plus finir jamais de me salir

reste, levé, mon doigt qui garde mes empreintes, sur le carnet des
infractions

silence la rue tourne!

parfaire le dos polir cette tristesse de ne jamais rien voir hé!
comment savoir ce que cache la débandade de mes vertèbres?
je ne peux lire la vie dans ton miroir
polir ces rugosités, ces escarres, mi -crin mi amandes
je tends le cou, ricins amers, reste à avaler ça. mettre à neuf le désert, à la
brosse c'est toujours ma solitude qui réclame de l'éclat, du feu de Dieu
c'est toujours elle qui m'interpelle pour que je lui cire les pompes et
restaure ses chromes
elle ne vient jamais par devant sinon elle s'appellerait quelqu'un
un crochet du regard un point de confusions, l'autre
non, c'est bien de là où je grouille de trouille, l'espace que je ne touche
jamais...
c'est de là que coule toujours le son empaillé du cœur

jeu d'élastique, je gaine mon aura sur de la chair culasse
en prévision d'explosion, un jalon de dynamite après l'autre
cela me donne la gratte
déjà le sillon déchire l'air, l'étoffe conjonctive, comme un pétard sur de la
peau mouillée
pour partir je dois prendre mon élan
j'ai beau arc bouter mes cathédrales, je ne fais flèche de rien
j'élabore le dépli des étapes mais voilà, je zozote le chemin en resucée de
cailloux et Démosthène déclame le guide Michelin
la route pourquoi diable, si je peux simplement jouer de l'abatant, faire
claquer le couvercle et m'abonner absente

épars sur des lignes strabiques

-ton œil et le mien se croisent sans cesse- les hauts et leurs collines en hologrammes, les bas et leurs stratégies d'échelle et ce bruit de trottoir que font les femmes qui passent

intercepter dans des raquettes les vols des préjugés et tout mettre au feu, cahiers, école et ce savoir à chiader sans cesse, à baratter de la mémoire sur les tartines

je m'attable à la place centrale pour mon repas en espèces, celle des pavés polis, des histoires cabossées, des roues voilées

au menu du dimanche, les cloches font des dentelles, des vapeurs carillonnent

je prendrai mes onctions sur l'extrême, pour faire de cet instant le choix du rien

traverse de l'esplanade de nuit, ses lampistes sous leurs galaxies de
moustiques électriques, les marbres de quelques désirs sans gravure

je ne marche plus, c'est le voyage qui m'avale, s'inocule en intraveineuse,
une godille de poudre parmi le surplus des pollens

les colzas toussent jusque dans mes rêves

je plaide non sans ironie la nostalgie des myosotis, en les voyant lever leurs
stéthoscopes bleus dans la soucoupe de la table

ils doivent écouter le cœur crispé des abeilles, jusqu'à l'aube, avant la
reprise du bitume

ce ressac de piano qui n'arrête jamais de dérouler ses hanches, ses moires et ces poignées de poignets qui ondulent

tenter de mettre un terme à la portée un point d'orgue à la course

et cette bielle d'un rêve qui reprend le parcours, réinstaure le mouvement et mon ivresse des voyages

la carte sans interruption se plie et se déplie, comme un jeu de dominos chute sans fin. à chaque angle mort la reprise, décélération puis ce "pleins gaz" qui enfile les corridors

je n'échappe pas au circuit, je frise les paysages, une boucle après l'autre, spirales polychromes dans un tube de verre

je cogne imbécile dans les angles abstraits

la transe pour étourdir l'immobile, pour envoûter dans une danse sioux mon corps au piquet

enfin les yeux serrés sur l'intérieur imaginer enfin ma déportation vers des zones érectiles

je vous écris, une écume sur un peu d'eau

qu'il faudrait saisir sur un buvard ou qui dessinerait du hasard

cette illusion de tenir à quelque chose ou à quelqu'un?

je ne tiens à personne. et quand je dis tenir ce n'est pas autre chose que saisir l'ancre intérieure

il me faut sans cesse couper ma main et ce qui repousse devient plus étriqué, rachitiques liens de doigts, surgeons en creux de substance

j'en sais toujours plus sur la taille des arbres, sur l'élagage et la tonsure. je vis un amour chauve

j'ai le mal naturel des ronces, les épines exponentielles. je profite à fond de la maigreur du terrain...

je vous écris

tentative de séduction, un tour poisson pour racoler vos ailes, un éventail d'appâts postés sur les transports

vous avez lu n'est-ce pas, ma livraison de fruits le poison que j'y instille jusqu'à votre écœurement

comment pourriez-vous me prendre !

je grimpe dans le jardin d'émail où je pousse comme un lierre dans un
bosquet de neige

un nuage inoxydable se fend au-dessus de mes corolles

arrosage à jets des soupirs de journée, ma lassitude au gant de crin

résidus de butinage rincés dans une écuelle, sueurs à l'émeri

il coule du temps usé à même la peau et la bouche grande ouverte, tenter
désespérément de laver cet intérieur cousu

marche courte distance, estimer en moi les chevalières de pas pour me rendre, me livrer, comment gravir le ciel avec les dents, mâchoire cramponnée?

tout serrer et se hisser à la force de l'idée

marche courte distance, le bras est tendu encore faut-il savoir le joindre

c'est long, d'un bras à un autre, presque plus que de se connaître, diviser sans cesse le chemin en quatre et puis en quatre encore et n'arriver qu'à un cheveu de l'infiniment petit

impuissante à ne sortir jamais de ma chambre

marche courte distance

je pousse une jetée rauque sur un plan de voyage

cela semble accélérer ma vitesse de déplacement, ce son de moi qui trille le loin

pour l'instant, je garde encore la chambre mais j'ai mis en réserve mes sommeils futurs et mes épuisements prévus

on ne marche pas sans supposer un peu de nuit à l'étape

marche courte distance

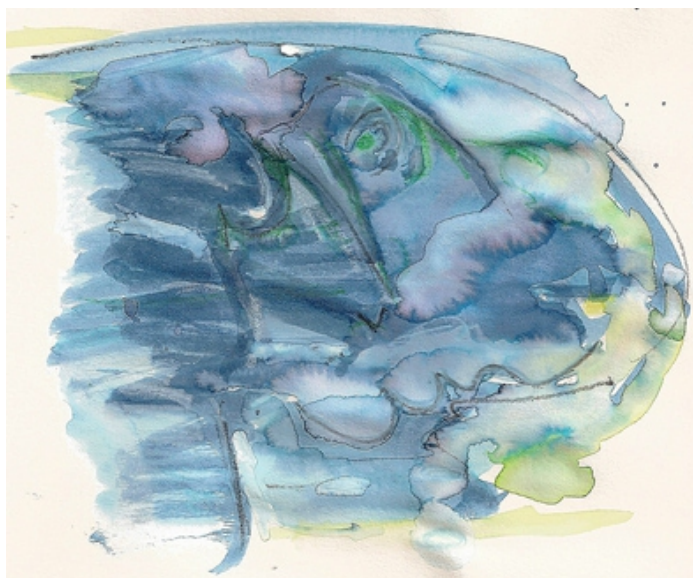
je voyagerai pour affronter, de la route simple, sans vrai danger, sans abîme, pour me prouver que je marche?

avec ce possible retour toujours, sans aucun doute

faux voyage, mais dedans, là au fond de ma valise, c'est mon âme prisonnière que je transfuge, ce machin rabougri que j'emmène à la lumière

c'est cette maigreur que je cherche à te montrer, toi l'ailleurs l'autre le lointain, le nom que tu voudras avoir pour elle

les dits de solitude



qu'importe la peau
outil abandonné, une rouille de l'espèce

voix sourde- je suis depuis longtemps contre le même mur

le temps mordance le fluide
de gravelures
de la panure acide
qui naît sous les oublis
le corps fait tache
effrité
et le bruit de la peau tressaute de semblables battues
j'ai le cambouis de toi
partout
des filasses de paille et de fer
comme un chant de porte
qui se ferme et me délaisse

comme un étonnement- le désir s'émancipe me quitte

solitude
tête-bêche

périmètre essentiel
ne me touche pas!

à voix basse- ne me touche pas...

n'entre pas dans la chambre qui suppure
mon trouble fait foison de mains comme les coraux palpitent des écailles
reste hors de ma craie je souffre
de l'énorme barrage
des murs
des sources errantes sur le sol
qui n'ont plus qu'une aile à prendre
ne viens plus!
ne viens plus...
dans l'enceinte nerveuse

à voix basse- les ombres divaguent sous l'air

aucun pas ne sait plus les chasser
la nuit branle
j'ai mis mon rêve à la porte qui secrète de l'encre
mes robes torchonnées retiennent encore un peu
la coulée à ras de lumière
ma solitude

il n'y a d'autre intention que d'étreindre une voix
de receler entre les doigts le son calme
ficelle d'ange
une idée de nœuds et d'épreuves
dans la trame intérieure

il n'y a de savoir que ce frisson friable
tenir dans le tamis un reste d'eau
patience assise
le geste éclos comme la main qui s'ouvre
entre des branches ronces

voix lointaine- la solitude entre en moi
formule de Bengale dans l'espace
un feu noie le reste du monde
et la nuit est baguée

ma voix - profonde est-elle?
ou est-ce moi qui suis sans fond...

rien n'arrête ce qui me tombe
je fore la Terre comme un ovule de craintes
semence morte
le grain enfoui d'un matin sans nom

écho-profonde est-elle?

refuge nucléaire
qui arpente l'infini à l'envers
cette chatte noire
étendue sans plus d'oasis
du côté infime de moi
chapelle des atomes

écho-profonde est-elle?

élastique
sur lequel je cours je tourne je cabriole
objet de chaque sursaut qui passe
toupie d'un boulier lointain
ma solitude roule sous les doigts
perle d'os traversée de transparence

écho-profonde est-elle?

elle ne retient aucun son
mais l'écho qui s'étale
les dissolutions venteuses
un doigt délaie les big- bang
paroles sur le gaz déportées par le souffle

écho-profonde est-elle?

chyle de lumières son arc est blanc depuis toujours
le blême d'un soleil distendu
la Terre est plate comme un sac percé de mémoire
et l'ombre n'y a plus cours ni rivière
lissage à la gouache céruse

écho-profonde est-elle?

comme le goût coupé de l'eau
le parfum qui s'écrase

la peau glacée des bancs

ma voix-ou est-ce moi qui suis sans fond...

son chapeau noir couve

un trou sur le deuil

la nique aux colombes

et les oiseaux

les oiseaux ?

goût de poivre biscotte
je grignote le cercle serré de la maison
je visse j'enroule le parterre sous la nuque
je m'écroule

ma respiration dans une bouteille un sceau à la cire

je retiens ainsi l'existence jusqu'à devenir rouge
je retiens l'espace dans le caveau de la bouche
qu'importe est devenu mon mot de trop
celui de toutes les sauces
celui qui incante
qui balance ma peur bien raide sur le bord du fauteuil

qu'importe qu'importe qu'importe

je recèle en foutu mal d'être un chemin de fenêtre
un ciel de baignoire
un pays de carquette
et comme un œuf un grain
un amour vaste et dominant entre le pouce et l'index

je couds ma langue
hernie mauvaise qui enfle sur mon cœur.

râteau à feuilles

j'étrille la terre animal en fin de course

saison pelée

ne plus jamais parler que des arbres

de la dernière mousse

de ce tour de froid qui sévit

pendu dans un cou de bise

le dernier recours des choses

amas des vents

les fauves aux trousses

roux jaune ce brun foutu sec

ne plus jamais parler que des étendues

des roseaux des eaux suspendues

des housses blanches sur les collines

bandelettes d'automne

le plâtre en visière sur l'horizon

l'amour déraciné jonche le sol

s'enfonce

baise terminus

et s'en tenir ferme à cette ultime position

balançoire sans fête

encore un cri

un enfant échoué entre des cuisses

une respiration- un cri-une respiration-un cri

pluie morveuse

la Terre hurle sans fin ses poumons

éboulement de cellules

contre quelle statue s'immobiliser

socle de fumette où flottent un général et des chevaux croupés

l'airain

le granit

les pierriers démographiques du glacier

voix inquiète –mais ne serait-ce qu'un roseau pour tenir les
mésanges

tous ces morceaux

morceau après l'autre

scindés sans cesse vers le plus infime

chaque être qui naît engrosse le désert

multiple sans cesse renouvelé du rien

des bris humains dans un tas de sable

7 milliards

comment apparaître

comment vivre

son enfoui- vois

ma maison intérieure

les femmes nues étirent des bannières d'eau
disséminées
entre les doigts de l'homme fièvre
les femmes
craquées au toaster des désirs éjectables
rouge feu
et corps flambant
pour des orgues de poussière sous un lever de sexe
tout brûle
closerie des passes
le voyage s'égare à chaque halte d'amour

son libre-vois

ma maison est close
le ciel tente de nouer des restes de courant
le temps est à jeter sur les lits
des capes et des étouffoirs
asphyxies de novembre

son enfoui- vois

l'hiver cadenasse

et puisque c'est écrit
aux gaz d'échappement
aux granules briques des monuments
pollution funéraire

à voix basse- j'étouffe de le dire

les jours viennent et desquameront mon squelette
ce qui me trame fait cratère
chaque jour dévêt la cendre
loques cousues contre mon âme

à voix basse- je me dépars

une maigreur à poil
et moi tout au fond
recroquevillée d'impudeur

à voix basse- désemparée

sur mon dos la barque sèche
l'amour aride
qui colle sous la langue
une arête d'os pour me tenir debout
parmi la solitude.

de toute la douceur vous êtes la pire

à mes sens, des flocons de glacier
des chutes avec des poignards et des gouttes
le tremblement de l'esprit que rien ne réchauffe

le temps crisse n'est-ce pas

acide moqueur et ses grignotis courent à me ronger les os

il n'a de cesse que de construire

un empan après l'autre

l'éloignement

de jeter plus loin encore son manteau

de peindre sur la route tickets de liberté et lignes blanches

les tessons de nuages d'un ciel secoué

de toute la douceur vous êtes la pire

à distance des abeilles
le lointain bourdonne
mirage des fumées et du feu
comme je tremble

je mesure le reste du monde avec des lambeaux de miel
de l'angle mort où je suis

qu'importe

pourquoi manquerais-je à des matins plus clairs
je cille pour couper net mes alarmes
raser la bordure du temps à la serpe

tenir

me tenir

à distance des abeilles

j'ai un nodule d'envol
poché juste sous le bras
otage d'aisselle couvé de fausses ailes
un nodule plein de veinules prêtes au carnage
petit négoce de voyageur battant la campagne
je mute oiseau
échassier des poutres du soleil
longues perches à dégaine rayant le puisard matinal
je picore le remblai d'un horizon bien rouge
toujours à la symétrie parfaite des mondes
ni ici ni ailleurs

Orient prodigue

jour perpétuellement levé à ses répétitions de rideau

le ciel joue son théâtre en matinée de farine

une dérouillée blanche sur les distances

le monde semble équarri

zestes de glaçons

l'ailleurs à la longueur d'une trique

et à mes lèvres calleuses un monceau de gruau mal défait

en suppléance d'horizon.

j'y songe
existes-tu pour me tracer de vide

je le vois je le vis

poudre de contraste jetée sur les yeux
chaque jour surgit plus solide plus bétonné
mortier triste
aux contreforts des reins
chaque jour l'épave de solitude
tu forges
une tombe
où je dors déjà

à travers toi
j'ingère le poison d'être inattendue

profil chinois, l'ombre nous découpe parfaits pochoirs sur nos histoires
pourtours ciselés de vide au moule

c'est fou

comme nous sommes lisses quand la lumière passe depuis l'horizon et nous
jette crachés sur des voiles au vent.

visage indistinct, mélasse humaine mon âme soluble

j'ai le cœur expresso nu

anonyme silhouette sur le zinc de l'aube

et ce bref éclat à la tempe

noyé fini

givre de sucre un instant dans mon œil

petite sublimation de thé, vapeurs vertes grimant les heures vagues, je
goûte l'astringence et cette bouche en absence d'effusion

ma langue s'emplit d'un drôle de vocabulaire, papilles papyrus roulées sur
des parfums d'eau

je m'élide comme une question dans des conditions précaires

je bois sans suite, d'une ivresse sèche

mes paroles prient parmi des encens des dieux volages, des échelles en mal
d'anges tandis que je déglutis

je laisse parler les buées, l'humide message du temps qui suinte

et je garde aux mors cette amertume bronze

traverser sur les pointes les verglas
faufil de longues aiguillées
point mort ou virgule, poursuivre le texte givre
avec cette laque parfumée et l'enduit à vif plaqué sur les usures

écrire se passe-t-il du gel de l'eau

des axels
des lames
du soubresaut du corps à l'écarté
comme un élan fendu sur un miroir
rollers russes
entre vie et ébréchures

toujours des soleils
mais ces cycles sans fin qui postillonnent dans mes paumes
je prépare mes mains au labeur saisonnier
la portance des phases qui défilent
mes terres vocalisent dans des octaves tempérées
ici on a froid et puis chaud et des échelles sous les arbres
on sinusoïde à nerfs vifs la rame biellée
toujours des lumières drues comme de la pluie et des moussons
mais ces coups de vent qui épongent ici le ciel
à tour de bras et de moulin
cette pousse lente
cette mort lente
ces pas de quatre pour chaque vie
toujours la jeunesse et puis la claque vieille
par deux dis-tu
comme les mains qui t'embrassent

suivre l'archipel des éclipses, à saute-mouton sur des îles
ronds de ciel ronds dans l'eau survenus puis dissous
apprivoiser ces disparitions comme on enfilerait des perles à mesure
d'univers

petits sauts sauvages dans les cerceaux du cirque

un dompteur me tend ses sésames

se distendre s'aérer

j'extrade mon souffle prisonnier comme un fil trapéziste
chaque pas funambule nous desquame des lourdeurs

que restera-t-il après

au plus profond des choses

qu'une source où toucher la bulle d'un baiser

la mer grandit-elle de connaître la Lune
et le large s'est-il déployé jusqu'aux sables
bateau flottille à cheval de conquête

plus vastes vagues de voile?

la terre grandit-elle de connaître la semence
prend-elle à revers les bords de l'horizon
jardin proliférant d'essences

plus vierges parfums à embaumer le sol?

la nuit grandit-elle des noirs de l'univers
et ce rêve déroulé comme une aile d'infini
étend-il sous le pas l'ouvrage de l'existence

plus loin, toujours, encore?

la voix grandit-elle des murmures poèmes
et le corps touché à la corde
et l'esprit
et cette frêle inspiration d'humain
dépasse-t-elle la muraille solitaire?

j'attends le retour des oiseaux, ces pinailleurs de branches, ces becs bunsen
du chant

perforatrices de lumière au petit jour

j'attends le retour des marteaux cicleurs bouffeurs invétérés de mes rêves
sur toaster

le retour des oiseaux qui zèbrent au sifflet mon cirage

j'attends docile le léger mieux

j'attends le retour des oiseaux, leurs invasions de barrières, en rangées
piaillardes, l'occupation de mon no mec's land, j'ai le corps en œillets et mes
révolutions dévissent la tête. je pave l'air de mes trous, asticots du très haut

j'attends docile le léger mieux

j'attends le retour du matin, fichée plume à mon chapeau, un air qui
scellerait le ciel des marques feu, les rouges aux brassées volcaniques, les
verts drus, le vol jaune du soleil.

j'attends docile le léger mieux

